

Le conte comme un prétexte...

Muriel DIALLO

Il était une fois un grand loup noir au regard fourbe et un petit chaperon rouge doré comme un petit pain d'épice. Il y avait une forêt dans laquelle habitait un grand-père barbu comme Barbe Bleue... Et une grand-mère au nez crochu, Babayaga, qui s'ennuyait de ne pas avoir d'enfants... à se mettre sous la dent. Le grand-père avait un chat, chaussé de bottes de sept lieues. Chat botté le jour, petit poucet la nuit. L'un et l'autre avaient de qui tenir car de sa branche, maître Corbeau tendait la perche à qui traînassait la patte !

Et puis... Il y a moi !

« Avant avant ... », « au temps où... »... Mon histoire commence ici.

Avec la déformation notable plus ou moins poussée du français académique, ne serait-il pas inopportun de relancer le débat inutile de la francophonie, de ressasser les tournures de phrases longtemps rabâchées, mâchées, et recrachées ?

Mon conte ne sera jamais terminé, même si à la fin, il y a toujours le mot « fin », comme pour respecter le schéma du discours à la française. Je ne vais pas débattre ici sur le terme « francophonie », ni aborder le malaise ou le mal-être de personnes pour qui la langue française est un emprunt qui exprime un complexe. J'ai choisi en toute liberté cette langue qui est mienne aujourd'hui car, bien qu'ayant mis du temps à le comprendre, je peux la malaxer autant que le fait le potier avec l'argile. Ainsi, je me verrais bien substituer des points de suspension au mot « fin » qui, je le pense, permettent non seulement une plus large ouverture d'esprit, mais aussi et surtout, n'altèrent en rien notre conception personnelle. On ne choisit pas d'être écrivain conteur, on l'est tout simplement, peu importe le temps que prend le premier mot à jaillir : mon doute !

Aussi, il n'est pas question ici d'une remise en cause du français, encore moins de son degré d'implantation, mais de sa capacité à unir, à rapprocher, à rassembler d'une part, et d'autre part sa capacité d'adaptation.

En effet, à quoi peuvent servir des mots s'il n'y a pas une oreille pour les entendre et un cœur pour s'en imprégner ? Comment pourrait-on se compren-

dre sans que nous ne fassions des emprunts dans notre culture, dans notre langue en un mot dans notre moi originel ?

C'est ce qui justifie la présence récurrente d'expressions, d'apostrophes, d'interjections, et autres onomatopées à l'oral. C'est de ce français que se sert l'écrivain conteur pour véhiculer son message, un message éducatif, savant et porteur d'espoir, et qu'il souhaite accessible à tous. L'on ne saurait alors nier l'importance que revêt le français dans l'évolution des groupes sociaux dans lesquels il est utilisé, car comment expliquer ces tournures qui caractérisent ces groupes sociaux, ces métaphores qui, à n'en point douter, même si quelquefois je me joue du français académique, rendent au mieux, les événements qui ont précédé et permis le vécu actuel ? Ce n'est donc pas être à la recherche d'un hier possible mais c'est offrir aux jeunes de 7 à 77 ans les lignes gravées d'un autre monde qui leur a longtemps été occulté : celui qui m'a fait !

En conséquence, ce dialogue qui s'instaure entre tradition et modernité s'en trouve enrichi. Cela justifie donc la flexibilité de cette langue que j'ai fini par adopter et aimer. Mais cela lui enlève-t-il pour autant son indéniable caractère rassembleur en cette époque où la mondialisation prône la diversité des cultures... ?

Ce français d'ailleurs se révèle finalement extrêmement respectueux du français originel sur les plans syntaxique, grammatical et orthographique, comparativement au français de France qui tend à occulter son essence de nos jours. Sans être des mutants, nous participons à un brassage fertile des cultures, de façon pédagogique, parce que la diversité culturelle mérite d'être réaffirmée avec force. Ce n'est pas donc renoncer à mon moi culturel en adoptant cette langue riche. Puis-je affirmer, sans risque de me tromper, que la langue française m'a maintes fois aidée à me redéfinir dans ce labyrinthe qu'est la vie ? Encore faut-il accepter nos différences sans poser de conditions ! Ré-arpenner les lieux que d'autres ont parcourus « il y a très longtemps » au travers du conte traditionnel, avec en bandoulière une langue d'emprunt qui va devenir mienne, et ramener non pas les conflits enfouis mais les œuvres oubliées, celles à qui le temps a, dit-on, ôté toute chance de survie, parce que trop anciennes, peut-être même « avariées » comme un jus de fruit « passé ».

Après le doute, la confirmation !

Au fil des expériences, la langue française vit en parallèle avec les langues dites minoritaires qu'il serait plus approprié de nommer langues partenaires. Partenaires parce que le français est utilisé pour restaurer les mots voilés.

Dans cet ordre d'idée, la francophonie, telle que je la conçois, est un moyen unique de participer à travers la langue française, à une réelle chute des barrières tant physiques, corporelles que géographiques. Elle a ce double avantage de contribuer à un équilibre certain entre l'oralité et l'écrit, d'autant que chaque enfant porte en lui les prémices de cette unité linguistique. La langue d'emprunt d'autrefois s'est aujourd'hui émancipée selon le cas.

Le conte se présente alors comme un prétexte pour dénouer les contradictions, pour marquer les points d'ancrage identitaire, tout en sauvegardant sa valeur incontestable et incontournable au sein des projets éducatifs.

Peut-on espérer qu'à travers le conte ainsi conté, sans doublure, dans un français percutant, les mots si joliment enrobés d'insistance, soient une découverte pour l'enfant qui n'attend de nous, que de lire et entendre que leur imaginaire n'est pas mensonge, seulement le reflet de ce que, depuis des millénaires, des hommes et des femmes de tous les continents s'attachent à dire en milliers de langues différentes ? Le savoir n'appartient plus à un clan. Il ne s'agit pas de piétiner les braises qui nous ont chauffés toute la nuit, il s'agit de faire connaître à l'autre ce que nous sommes en réalité, notre devoir. Hors du conflit de transmission, l'avenir en demande et redemande à la langue française en espérant que les projets d'échanges ne restent pas lettre morte. De toutes les façons, les mots sont libres, et comme il est dit, on ne parcourt pas le désert pour y laisser ses empreintes...

« Au début du monde, le ciel était tout proche de la terre. Sans presque lever le bras, les mères pouvaient cueillir les étoiles. Elles les donnaient aux enfants qui jouaient avec elles comme avec des toupies. Après les jeux, les mères remettaient les étoiles à leur place où elles brillaient de nouveau. La lune venait d'être faite (...), elle était encore toute chaude et molle. »

Arrive le mil qui se laissa piler par les femmes. Plus fin, il ne pouvait être que plus beau et meilleur... Lever et abaisser le pilon dans le mortier. Le mil

se laissait piler. Hélas, pour avoir le pilon plus grand qu'elles, les pauvres femmes cognaient le ciel si bas. « Un jour, une vieille femme envoya son pilon si vigoureusement vers lui qu'elle le fit reculer pour de bon jusqu'à l'endroit où il se trouve toujours.

Sous ce nouveau ciel, on pila mieux le mil et, chose inattendue, les êtres humains se mirent à grandir ! »

Bibliographie

HELFTI Claude, *La mythologie Dogon*, Collection « Les naissances du monde », Editions Actes Sud Junior.

(Ecrivain conteuse franco-ivoirienne)